L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 7 mai 1908.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin	64	16
Midi	70	21
3 P. M.	72	22
6 P. M.	—	—

Fin de croisière.

La croisière de l'escadre de cuirassés de l'Atlantique au Pacifique, croisière préparée avec grand soin et accomplie avec autant d'habileté que de succès est terminée.

Partis de Hampton Roads le 16 décembre dernier, les gros navires de combat de l'Oncle Sam, après diverses escales, ont franchi mercredi la Porte d'Or et sont maintenant à l'ancre dans la magnifique baie de San Francisco, en attendant qu'ils aillent déployer le drapeau étoilé devant des rives étrangères, et à l'autre bout du Pacifique. Car le gouvernement de Washington a décidé que la puissante escadre, après un repos bien gagné accordé aux équipages se rendrait au Japon, en Chine et en Australie, visitant au passage les possessions américaines, les îles Hawaï et les Philippines.

L'itinéraire de cette seconde croisière est même arrêtée, ainsi que la date où elle sera entreprise, au commencement de juillet. Il est possible, en outre, que lorsque ce voyage sera terminé, l'ordre soit donné à l'escadre de rentrer aux Etats-Unis par la voie de l'Océan Indien, de la Méditerranée et de l'Atlantique. S'il en est ainsi, les cuirassés américains, en pénétrant de nouveau dans la rade de Hampton, auront exécuté la circumnavigation du globe, et renouvelé l'exploit dont le grand navigateur Magellan fut le premier héros en 1520.

La population de San Francisco fête comme ils le méritent les marins que commande le contre-amiral Evans. En cette occasion ils sont les interprètes du peuple américain tout entier, qui constate avec joie et orgueil que sa flotte de guerre, en dépit des critiques dont elle est l'objet, est forte et bien montée, parfaitement en mesure de tenir haut et ferme le drapeau national à l'heure du danger.

Il est à considérer, d'autre part, que la croisière qui vient de se terminer, a été d'un sérieux profit politique pour le pays. Quoiqu'on ne l'ait jamais dit en haut lieu, où d'ailleurs il eut été impolitique de le faire, l'envoi des cuirassés de Hampton Road à San Francisco, avait évidemment pour but de faire comprendre aux Japonais que leurs rodomontades à propos d'incidents insignifiants, n'en imposaient nullement aux Américains, et que si le gouvernement de Washington restait essentiellement pacifique, était prêts à faire toutes les concessions compatibles avec les intérêt et la dignité du pays, il n'en était pas moins résolu à faire face à tous les événements que pouvait susciter sa politique.

Les Japonais l'ont compris, et tout danger de désaccord sérieux entre la République de l'Amérique du Nord et l'Empire du Mikado a disparu, au moins momentanément.

Le voyage prochain de l'escadre aux côtes d'Extrême Orient ne sera pas moins utile au point de vue politique. Sous la poussée des Japonais, dont le prestige a augmenté dans des proportions énormes depuis leurs victoires sur les Russes, les Chinois sortent du sommeil dans lequel ils étaient plongés depuis des siècles, et avec ce réveil s'aiguise chez eux la haine de l'étranger, du blanc. Aussi, n'est-il pas inutile que celui-ci, en cette conjoncture, montre qu'il est fort, qu'il est prêt à protéger ses droits et à maintenir sa prépondérance.

La présence des cuirassés Américains dans quelques ports chinois remplira admirablement ce but.

La Chine et l'Amérique.

Les Chinois, ayant devancé tous les peuples dans toutes les découvertes, n'ont pas manqué de découvrir l'Amérique. On savait déjà, qu'au neuvième siècle, des navigateurs Wikings avaient abordé les côtes septentrionales du Nouveau Monde, mais on ignore généralement que, trois cents ans avant ces Européens, une mission, venue du Céleste-Empire, avait essayé de convertir au bouddhisme le Mexique et la Californie. On lit, dans le "Monde moderne", qu'une vieille chronique chinoise parle d'un pays nommé Fusang ou Fasu, situé à l'est de l'Asie, distant de 6 500 milles et long de 3 250. On conserve, dans les archives de la dynastie Lyang, une relation de voyage, écrite en 502, par un bonze nommé Hui-Shen. Cette relation raconte que, dès l'an 458, cinq prêtres bouddhistes s'embarquèrent pour le Fusang et y prêchèrent, avec succès, la doctrine de Brahma. Toutes les particularités rapportées dans ce récit, touchant le climat, les animaux, les plantes, les mœurs publiques et les coutumes privées, forment un tableau fidèle de l'ancien Mexique. D'autre part, les Mexicains, dans leurs traditions populaires, gardent le souvenir d'un personnage extraordinaire, venu des pays lointains, habillé d'une longue robe, qui enseignait une religion inconnue et une nouvelle morale. On voit, au village de Madalena, une statue élevée en l'honneur de ce prêtre étranger; il s'appelait Wi-shi-pecocha, ce qui paraît bien être une déformation du mot chinois Hui Shen Eik-hu. Les prêtres mexicains portaient le nom de "tlamas", qui semble de même une transposition du mot "lama" par lequel on désigne les prêtres bouddhistes au Thibet et dans le nord de la Chine. Enfin, des traces évidentes de civilisation chinoise subsistent encore sur divers points du Mexique. Une stèle, trouvée à Compeachy, représente un brahmine vêtu de ses ornements. On voit, à Palenque un Bouddha, assis les jambes croisées, dans la pose rituelle, sur un trône que supportent deux lions; on y a trouvé aussi une tête d'éléphant. Ni le lion ni l'éléphant n'appartiennent à la faune indigène; la notion de ces animaux n'a pu venir au Mexique que de l'Asie, où le lion figure fréquemment dans les images bouddhiques, où les hindous vénèrent, sous le nom de Ganesha, un dieu à tête d'éléphant. Une exploration chinoise de l'Amérique, précédant de dix siècles la découverte de Colomb, n'a donc rien d'invraisemblable. Elle justifierait la prétention des jaunes à n'être point chassés du nouveau continent.

Souverains collectionneurs.

L'empereur Guillaume II porte comme talisman une paire de boutons de manchettes de son grand-père Guillaume Ier, une tabatière de Napoléon Ier, quoi qu'il ne prise jamais et, en outre, certains grands jours un éperon de Charles XII, que celui ci a perdu dans la bataille de Poltawa.

L'Empereur est convaincu que ces objets lui portent bonheur. Il collectionne des bottes de tous les âges et des uniformes du moyen âge.

Sans parler des uniformes contemporains!

Le roi Oscar ne quittait jamais une bague très simple, que son aïeul Bernadotte, avait portée dans sa jeunesse et dont on prétendait que la possession attirait le pouvoir.

Le prince Ferdinand de Bulgarie conserve dans ses écuries un vieux cheval qui a porté le prince Alexandre de Bulgarie dans la bataille de Slivnitza; il est convaincu qu'en soignant ce cheval il conservera le pouvoir en Bulgarie.

Possède une superbe collection de diamants, d'émeraudes, de rubis, de saphirs et de perles évaluée à quinze millions.

Le prince régent de Bavière collectionne les crachoirs et les vaisselles des paysans bavarois du moyen âge: n'a qu'une seule superstition, c'est d'aller à la chasse le vendredi.

LA FIN DU BLOND.

Le blond s'en va. On ne s'en douterait pas à voir tant de chignons jaunes; mais si d'adroites teintures blondissent tous les cheveux gris et quelques cheveux noirs, si la blonde servit grâce aux vertus magiques de l'eau oxygénée, le blond se meurt, le blond est mort. Il a été le maître du monde; il est dans l'histoire universelle le type du fort et du vaillant. Toutes les races conquérantes ont eu des cheveux blonds. En Europe, les Gaulois, les Teutons, les Slaves, les Scandinaves, les Anglais. En Asie, les Mèdes et les Perses. Tous les héros sont blonds, dans les poèmes d'Homère, et aussi toutes les femmes. Les Macédoniens avaient les yeux bleus et le teint clair, de même que les Samnites qui tinrent tête si longtemps à la puissance romaine. Les fondateurs de Venise et les premiers Gênois, les Berbères qui envahirent l'Espagne étaient encore des blonds. On ne voit guère qu'un peuple belliqueux, les Arabes, qui échappe à la règle commune. Cette longue suprématie des blonds serait due, paraît-il, à leur extrême endurance; ils résistent plus que tous les autres à la souffrance physique; après eux, viennent les noirs et les roux; en dernière ligne, les bruns. Et voici que, pour son malheur, l'humanité tourne au châtain. Le blond s'en va parce que sa force, supérieure dans la vie de nature, l'abandonne bientôt dans la vie civilisée. Il supporte mal l'existence des villes et les villes se multiplient de plus en plus, dépeuplant les campagnes. Le professeur Mason a calculé, disent les "Nouvelles de Munich", que, dans six siècles exactement, le dernier blond aura disparu. Inclinons-nous. Il serait difficile de prouver le contraire.

Mort du duc de Chaulnes.

L'ABEILLE, dans ses dépêches, a parlé de la mort du duc de Chaulnes et des circonstances dans lesquelles elle s'était produite.

Voici comment une feuille parisienne raconte le triste incident:

Le duc de Chaulnes, qui s'était marié, il y a un mois, à New-York, à une jeune Américaine, Mlle Shonts, était depuis son retour à Paris, descendu avec sa jeune femme, rue Boccador, au Langham Hotel, où ils occupaient un grand appartement à l'angle de la rue Marbeuf. Les jeunes époux attendaient l'installation définitive d'un hôtel qu'ils avaient acheté.

Avant-hier, le duc et la duchesse avaient dîné comme d'habitude dans leur appartement et n'étaient pas sortis après dîner. Tout à coup, à onze heures, le duc se trouva très souffrant; il fit appeler le docteur Castex, qui diagnostiqua une crise cardiaque, et demanda une consultation.

Vingt minutes, après, le malade expirait malgré tous les soins qui lui avaient été prodigués. Il avait été emporté par une embolie.

On juge de la douleur navrante de la jeune femme qui fit télégraphier aussitôt le malheur qui la frappait à son beau frère M. le duc d'Uzès en ce moment à Uzès (Gard), et à la duchesse, sœur du duc de Chaulnes, à Biarritz.

On sait aujourd'hui que la duchesse d'Uzès n'a pas été touchée par cette dépêche, et qu'elle n'aura connu la fatale nouvelle qu'hier soir, à Uzès, où elle est arrivée en automobile, venant de Biarritz.

M. Chanot, commissaire de police du quartier des Champs-Elysées, s'est rendu hier matin, à neuf heures, au Langham Hotel où, assisté de deux médecins, il a procédé aux constatations légales. Ce magistrat a délivré immédiatement le permis d'inhumer.

Le corps du duc de Chaulnes sera mis en bière ce matin et transporté à Saint-Philippe du Roule, jusqu'aux obsèques dont la date n'est pas encore fixée.

On croit qu'elles auront lieu à Dampierre (Seine-et-Oise).

La mort du duc de Chaulnes met en deuil plusieurs familles de la plus haute aristocratie de France. Un défilé incessant s'est produit au Langham Hotel où l'on s'inscrit.

Emmanuel-Théodore-Bernard-Marie d'Albert de Luynes, 9me duc de Chaulnes et de Picquigny, marquis de Dangeau, était né à Paris le 10 avril 1878. Il était donc âgé de trente ans et était le fils du duc Paul de Chaulnes et de Picquigny, né le 16 février 1852, mort le 26 septembre 1881, et de Sophie Augustinovna, princesse Galitzin, née le 1er janvier 1858 et décédée le 14 février 1883.

Il était le petit fils d'Honoré d'Albert de Luynes, duc de Chevreuse, et de la duchesse née de Coutades, et était le cousin du duc de Luynes, marié à Mlle d'Uzès, chef du service d'honneur de Monseigneur le duc d'Orléans.

Autre désastreux incendie rue du Canal

Le magasin Dreyfous détruit complètement.

Plusieurs établissements endommagés.

Les pompiers avaient à peine quitté les magasins détruits de Hansell et de Stevens, hier à cinq heures et demie du matin, que le feu a été découvert dans le magasin d'étoffes pour dames de Jules Dreyfous et Cie, situé à côté de celui de Hansell.

Il ne restait devant la bâtisse que la pompe numéro 14, et le sous chef O'Neil se disposait à la renvoyer, quand Bernard Parody et Sam Block, deux employés du magasin Dreyfous, ont vu de la fumée se répandre rapidement dans le deuxième étage. Ils ont appelé le pompier William Welsh qui se trouvait dans la bâtisse et le sous-chef O'Neill a été prévenu.

Toutes les marchandises du magasin Dreyfous avaient été recouvertes de bâches durant l'incendie de la nuit par le corps de sauvetage des compagnies d'assurances, et rien n'indiquait que le feu allait prendre de grandes proportions.

Le sous-chef O'Neill envoya immédiatement quérir un extincteur chimique et entra dans le magasin pour découvrir l'endroit d'où sortait la fumée. En même temps il retenait la pompe No 14. Mais en quelques minutes le feu, qui avait sans doute couvé longtemps sous une bâche, éclata avec furie et envahit le deuxième étage tout entier, chassant ceux qui se trouvaient à l'intérieur. Et aussitôt d'épaisses colonnes de fumée sortirent par toutes les ouvertures.

Le sous-chef O'Neill fit aussitôt sonner une alarme à la boîte No 26, et en peu de temps les pompiers qui avaient travaillé la nuit entière à combattre le feu dans les magasins de Hansell et de Stevens, qui, pour la plupart, n'avaient pas eu le temps de manger, étaient de retour sur le lieu du sinistre. Et ils durent rassembler toutes leurs forces, tout leur courage, pour attaquer le feu qui prenait des proportions effroyables.

Le chef O'Connor, qui venait de rentrer chez lui et allait se coucher, s'est habillé à la hâte en entendant l'alarme, et en arrivant rue du Canal, voyant les flammes surgir de toutes les parties du magasin Dreyfous, son premier soin fut de faire sonner une alarme générale.

Le magasin ne pouvait être sauvé, et il fallait tenter d'épargner les bâtisses voisines. Or, il était extrêmement difficile d'attaquer le feu. Le haut mur resté debout du magasin Hansell empêchait le feu de se propager du côté de la rue St-Charles, mais en même temps il barrait la voie aux pompiers. Du côté de la rue Carondelet, les difficultés étaient grandes.

Cependant, les pompiers réussirent à attaquer l'incendie de trois côtés, du toit du magasin voisin de A. B. Griswold et Cie, par une allée donnant sur la rue Carondelet et une allée débouchant dans la rue Commune.

Pendant un temps l'intérieur du magasin Dreyfous fut une telle fournaise que les torrents d'eau qui y tombaient semblaient n'avoir aucun effet.

A six heures et demie le mur d'arrière du magasin s'écroula avec un fracas épouvantable, écrasant dans sa chute une partie de l'atelier de photographie de C. Moses and Son.

Ce fut le signal d'un redoublement d'efforts de la part des pompiers, et bientôt ils étaient maîtres de l'élément dévastateur. Entre temps le feu prenait à divers points de l'atelier de photographie de Moses, et les pompiers durent l'inonder pour empêcher le feu de gagner les vastes magasins voisins.

A huit heures du matin il ne restait du magasin de Dreyfous et Cie et de l'atelier de photographie de Moses qu'un monceau de ruines fumantes caché par les murs de façade sur la rue du Canal.

Le stock de Jules Dreyfous et Cie était évalué $300,000, et le bâtiment appartenant à C. C. Cordill, valait $45,000. Le stock était assuré $100,000 et le bâtiment $33,000.

Le stock de G. Moses & Son évalué $20,000 est presque totalement détruit; il était assuré $10,000. Le bâtiment est endommagé pour $10,000. $1,000 couvriront les pertes causées par la fumée et l'eau dans le magasin de bijouterie de A. B. Griswold et Cie..

Au total, le feu qui a éclaté mercredi à six heures du soir dans le magasin de Hansell a donc causé des pertes de près d'un million de dollars.

Les membres de la famille Moses demeuraient dans la maison où était installé l'atelier de photographie.

Ils n'avaient pu se retirer que vers le matin, à cause de l'incendie des magasins Hansell et Stevens, et ils dormaient profondément lorque le feu a été découvert dans le magasin Dreyfous.

Leurs appartements furent soudainement envahis par une épaisse fumée, et à moitié habillés ils s'enfuirent hors de la maison. Ils furent conduits en lieu de sûreté et les pompiers purent sauver quelques-uns de leurs effets. Le reste fut détruit par le feu et l'eau avec les collections d'objets d'art, le matériel de photographie, etc.

L'enquête sur les crimes de la femme Bella Guinness.

Laporte, Ind., 7 mai—Les neuf cadavres exhumés jusqu'ici sur la ferme de Bella Guinness, n'ont pas encore été tous identifiés.

La police poursuit activement son enquête et tout permet de supposer que de nouvelles découvertes sensationelles ne tarderont pas à être faites, qui, peut être, jetteront quelque clarté sur cette mystérieuse série de crimes.

Des fouilles systématiques ont été organisées sur l'emplacement où s'élevait l'habitation de la femme Guinness, détruite le 28 avril par un incendie, et le shérif Smutzer, qui dirige l'enquête est d'avis que de nouveaux cadavres ne tarderont pas à être découverts.

L'attorney de district est en possession de plusieurs lettres, écrites en norvégien, par la femme Guinness, et certains détails relevés dans ces lettres permettent d'affirmer la culpabilité de Ray Lamphere, l'individu dont l'arrestation a été opérée au lendemain de l'incendie.

On croit que Lamphere a tué la femme Guinness et ses enfants, puis a mis le feu à la maison pour cacher son crime.

Quatre personnes brûlées vives.

New York, 7 mai—Quatre personnes ont été brûlées vives et douze blessées, ce matin, dans un incendie qui a détruit une maison locative de la rue Orchard.

Plusieurs incendies ont éclaté dans ce quartier au cours des trois dernières semaines et la police est d'avis que le feu est l'œuvre d'incendiaires.

Une enquête est ouverte.

Le président Roosevelt se rend en Virginie.

Washington, 7 mai. — Le président et Mme Roosevelt sont partis ce matin à 11:30 heures pour leur campagne de Pine Knot, comté d'Albermalle, Vie., où il passeront quelques jours.

Train dévalisé.

Denver, Colo, 7 mai—Des voleurs ont dévalisé le wagon express du train No 4 de la ligne Denver et Rio Grande, la nuit dernière près de la station de Castle Rock et ont tué l'employé chargé de la surveillance des valeurs.

Les bandits se sont enfuis en emportant quelques centaines de dollars. On n'a pas retrouvé leurs traces.

Tentative de suicide.

Ben. Abrams, un jeune homme de 28 ans demeurant rue Carondelet, 1720, a attenté à ses jours hier après-midi vers une heure, pendant qu'il se trouvait en visite chez Mme Julius-Hirsch, rue Canal, 1208.

Abrams était en conversation depuis un instant avec Mme Hirsch lorsqu'il a sorti une bouteille contenant du laudanum de sa poche. Il a absorbé plusieurs gorgées du poison avant que Mme Hirsch ait pu intervenir.

Après avoir été secouru par les étudiants en médecine il a été transporté l'hôpital Touro dans l'ambulance.

Abrams est arrivé à la Nouvelle Orléans il y a environ six mois venant de Dixonville, Ind.

Il était paraît-il, amoureux d'une jeune fille qui ne partageait pas sa flamme.

Ventes inscrites au bureau d'aliénations.

Mme Louise S. Hill à Gustave L. Carrière, terrain, Livaudais, Sixième, Tchoupitoulas et Washington, $1,950.

Hy Lehmann à Antonio Di Carlo, terrain, Quartier, Hôpital, Chartres et Royale. $4,100.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:

$12. Un an | $6..... 6 mois | $3..... 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris:

$18.15. Un an | $7.55... 6 mois | $3.80. 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:

$5.00. Un an | $1.50... 6 mois | $2.00... 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05. Un an | $2.05. 6 mois | $1.25. 3 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 1 Commencé le 5 février 1908

BELLE AMIE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PAUL ROUGET

TROISIÈME PARTIE.

DEVOIR DE MERE

XII

LE CAUCHEMAR DE BUSCO

Suite.

—Et c'est à cette pauvre madame.... poursuivait Clarine, que tu te refuses à donner un peu d'espoir?....

"C'est à elle qui passe tous ses jours dans la tristesse, dans les larmes, que tu refuserais un peu de joie?....

"Allons donc!....

"Dans le fond tu n'es pas un mauvais homme Busco..... Tu t'es fait une idée fausse de la situation. Tu t'es cru engagé par ta reconnaissance vis-à-vis de monsieur, alors qu'en realité tu dois surtout l'être vis-à-vis de madame.

—C'est pour cela qu'il ne faut faire de chagrin ni à l'un ni à l'autre.

—Mais qui est-ce qui te parle de faire du chagrin à quelqu'un!.... Ma parole, à t'entendre, on dirait que je suis une sans cœur, une femme barbare et féroce ne rêvant que larmes et sang.

—Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Busco se sentait vaincu.

Il l'était en effet.

Clarine allait-elle lui accorder à présent son pardon?

Il le sollicita après un instant, mais d'une voix timide:

—Alors, maintenant que ce secret n'existe plus entre nous, nous allons conclure la paix.

La jeune femme ne sourit pas tout de suite.

Pourtant ses yeux ne reflétaient plus de colère.

—Minute.... répondit-elle... Cette paix, tu n'as rien fait pour la mériter.

—Avec ça.

—Eh bien, je serais curieuse de connaître tes prétentions par exemple!

—N'est-ce pas moi qui t'ai dit ce que tu désirais savoir?

—Malgré toi.... contre ta volonté.... au milieu de ton sommeil!

—N'importe..... volontairement ou non, je t'ai dit la vérité.

—Tu en as du toupet, par exemple!

Mais elle souriait à présent.

Il s'enhardit.

—Voyons, Clarine, ma petite Clarine, un bon mouvement.

Et, reprenant son mot à elle:

—Ni.... ni.... c'est fini?

Il se penchait, essayant de lui prendre un baiser, mais elle se déroba.

—Hé là, pas si vite Busco!.... Nous verrons ça tout à l'heure Auparavant, j'ai quelque chose à te demander.

—Quoi donc? fit-il, redevenu inquiet.

—De me donner des détails sur ce que je ne sais qu'en gros.

Et comme il feignait l'ignorance.

—Dans ton rêve, si tu as prononcé les mots qui, pour moi, étaient essentiels, il n'en reste pas moins vrai que tu t'es montré très peu explicite.

"Je voudrais bien maintenant des explications complémentaires.

Et narquoise:

—Monsieur est-il disposé à me les donner. Mais franchement, loyalement, et sans restrictions, sans détours?

Il eut une dernière hésitation. Très courte, d'ailleurs.

A quoi bon résister à l'injonction de Clarine.

Il n'était pas le plus fort à présent. Il avait au contraire tout intérêt à lui révéler la vérité.

Il lui raconta alors tout ce qui s'était passé entre Ridgal et lui, tout ce qui avait été dit au cours de leur entretien.

Et quand il eut terminé.

—Alors.... maintenant c'est la paix? questionna-t-il.

Elle tendit la joue.

Et à Busco, dont les yeux soudain brillaient de convoitise.... à Busco qui pâlissait et qui rougissait tour à tour sous l'excès de la satisfaction:

—Signez, monsieur, dit-elle.

.....

Le soir même parvenait à madame Daulieu une dépêche de Claude qui annonçait:

—Rentrerons demain cinq heures.

XIII

LE DEVOIR ET L'AMOUR

Entre ses deux enfants, Gilberte, d'abord, semble revenir à la santé.

Elle a, en apparence tout au moins, repris courage.

Lorsque, parfois, les papillons noirs reparaissent, bien vite la pauvre mère appelle Jacqueline; elle l'entraîne auprès du berceau de Jean. Elle regarde dans les yeux de l'un et dans les yeux de l'autre; elle puise là des forces nouvelles pour combattre.... pour chasser loin d'elle les mauvaises pensées qui l'assaillent.

Mais il y a des heures où, malgré elle.... où, malgré tout.... elle se reporte aux incidents étranges de ce voyage récent.

..A ces visions singulières.... à ces hallucinations affolantes qui lui ont fait apercevoir son Jacques à deux reprises différentes.

..D'abord, en cet homme qui passait, au bras d'une femme, sur la route, devant l'hôtel, dans le clair de lune.

..Puis, le lendemain.... au long de cette allée débouchant à la clairière, où son nom.... où celui de sa fille étaient là, tracés sur le sable.

Cette femme.... cette étrangère qui se trouvait auprès d'elle à son réveil.... qui prétendait ne point s'y trouver avant son évanouissement.... n'avait-elle pas menti?

..Menti pour une raison particulière.... pour une raison qui lui était à elle, Gilberte, inconnue.... qui pouvait n'en être pas moins réelle?

Car enfin, il était vraiment extraordinaire que ces hallucinations se produisissent seulement à Rolandseck.

Avant son départ, comme depuis son retour, jamais la jeune femme n'en a éprouvé d'autres.

Souvent certes, elle a songé à Jacques, souvent elle l'a revu, mais par la force de l'évocation seule et d'une façon tout à fait différente de celle où, là-bas, il a brusquement surgi devant elle.

Et ces pensées, lorsqu'elle l'assaillent, la troublent toujours.

Et malgré elle, elle se répète:

—Si c'était vrai pourtant..... si Jacques vivait!

La voyant plus calme, Claude.... ah non sans de nouvelles hésitations et cédant seulement à la quasi-nécessité....se décide à partir pour l'Asie-Mineure.

Sa présence, pendant quelques semaines, est indispensable dans la mine qu'il a achetée et qui, à présent, doit être en pleine exploitation.

D'ailleurs depuis quelques années il a cessé presque tout travail. Or il y a maintenant derrière lui deux enfants qui sont en droit de compter sur son activité, sur son labeur.

Il le comprend.

Plus tard, si Gilberte ne veut pas aller vivre là-bas il revendra cette mine, mais momentanément il doit la garder, la faire fructifier.

Il restera absent le moins longtemps possible.

Il ne peut cependant pas espérer être de retour avant six ou sept semaines au plus tôt.

Madame Daulieu, sa mère, ne quittera pas Gilberte.

En partant, le jeune homme fait mille recommandations, toutes pleines de sollicitude et de tendresse.

Quand il se relève après s'être penché sur le berceau où il vient d'embrasser une dernière fois son petit Jean qui sourit—l'inconscient!—il a des larmes dans les yeux.

Et c'est presque avec les allures d'un fou qu'il dit adieu à sa mère, à Jacqueline, à Gilberte enfin, puis qu'il se précipite au dehors, qu'il traverse le jardin de la villa et gagne la route, puis la gare, où Busco, qui a transporté les bagages, lui fait à son tour ses adieux.

Claude a cru voir les yeux de Gilberte se mouiller.

Mais il doute de la sincérité de son chagrin.

Pourquoi souffrirait-elle en le voyant partir, puisqu'elle ne l'aime pas?

Qui sait même si ce départ n'est pas pour elle une délivrance?

Ah! cette même question qui l'angoisse, alors que le train l'emporte vers Toulon, puis de là vers Marseille, où il s'embarquera le soir même, Gilberte, réfugiée dans sa chambre, étendue sur sa chaise-longue, près de la fenêtre, le regard perdu là-bas, sur la mer infinie, se la pose, elle aussi.

Elle se la pose dans toute la